

900.

12

LA
ROSIÈRE DE VERNEUIL,
 OU
LES ROSES DE M. GUILLAUME,
 COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. DE ROUGEMONT ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre des Variétés, le 26 Décembre 1811.

~~~~~  
 Prix : 1 franc 25 cent.  
 ~~~~~

Chalbos

PARIS,
 CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
 DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

~~~~~  
 DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C<sup>ie</sup>.  
 RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N<sup>o</sup>. 4.

1812.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**M. GUILLAUME**, Seigneur  
de Verneuil.

**ANTOINE**, son Intendant.

**MATHURINE.**

**LISE BERTRAND.**

**HUBERT.**

**SIMON.**

**SUZETTE.**

**BABET.**

**JUSTIN.**

Villageois.

Villageoises.

*M. Bosquier.*

*M. Duval.*

*Mad. Baroyer.*

*Mlle. Pauline.*

*M. Lefevre.*

*M. Odry.*

*Mlle. Aldégonde.*

*Mlle. Louise.*

*M. Vernet.*



---

*La scène se passe au village de Verneuil.*

LA  
ROSIÈRE DE VERNEUIL,

OU

LES ROSES DE M. GUILLAUME ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

---

---

*Le théâtre représente un parc dans lequel il y a un bosquet de roses; à gauche de l'acteur, un banc de gazon; à droite, une table de pierre.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, autres jeunes Filles.

CHŒUR

*Air : Du droit du Seigneur.*

Soignons ces fleurs nouvelles,  
Qu' par nos soins ell' deviennent plus belles,  
Et qu' leur éclat chaque jour  
Augmente ainsi que notre amour.

SUZETTE.

*Air : J'ai vu Lise hier au soir.*

Quoiqu'on ait dansé hier soir  
Près de ce bécage,  
L'œil n'y peut appercevoir  
Le moindre dommage,  
N'ot bon seigneur satisfait  
Vient ici dès qu'le jour naît,  
Et cultiver son bosquet,  
C'est lui rendre hommage.

ENSEMBLE.

Soignons ces fleurs, etc.

SUZETTE.

Ce bon M. Deverneuil, il ne se doute guères que ces roses  
ne fleurissent que grace à nous.

B A B E T.

Cette occupation-là nous rend service, et nous fait lever  
matin.

S U Z E T T E.

C'est vrai.

Air : *Le point du jour.*

Au point du jour

Aucun de nous, dans son lit ne sommeille,

Aussi lorsque vient notre tour,  
Bien mieux encore que l'amour

La reconnaissanc' nous éveille

Au point du jour.

B A B E T.

Et nos jeunes camarades qui ne viennent pas; cependant,  
je leur avais recommandé hier d'être ici de grand matin,

S U Z E T T E.

Mais les as-tu bien prévenues qu'on se réunissait devant le  
château de monseigneur.

B A B E T.

Sans doute, et en face du bosquet de roses.

S U Z E T T E.

J'entends du bruit... ah! les voilà: arrivez-donc, mesde-  
moiselles, arrivez donc!

## SCÈNE II.

Les Précédens, LISE, les Villageoises.

S U Z E T T E.

Depuis une heure que j'sommes là à vous attendre.

L I S E.

C'est la faute de Jeannette.

J E A N N E T T E.

C'est la faute de Claire.

C L A I R E.

C'est la faute de Lise.

L I S E.

J'arrangeais ma collerette.

J E A N N E T T E.

J'essayais mon corset.

C L A I R E.

Je repassais mon tablier.

SUZETTE.

Comment, mesdemoiselles, de la coquetterie à cette heure-ci, quand personne ne doit nous voir.

LISE.

Oui, en allant, mais en revenant.

SUZETTE.

Ah cà, vous voilà toutes arrivées à ces quinze ans qui font tant de plaisir aux jeunes filles.

LISE.

Oui, dieu merci.

SUZETTE.

C'est l'âge où l'on est admise à partager avec nous le soin d'arroser, de cultiver ces jolis rosiers au milieu desquels notre bon seigneur aime tant à se reposer chaque matin, et lorsque votre tour viendra, j'espère que vous serez moins paresseuses qu'aujourd'hui.

LISE.

Paresseuses, nous? lorsqu'il s'agit de donner à not' bon seigneur une marque de not' attachement, de not' respect. Oh! sois tranquille, rien ne pourra nous coûter pour cela.

*Air: De la peine et du plaisir.*

Avant qu'le jour n'ait éclairé la plaine,  
De nos chaumièr's on nous verra sortir,  
Et j'aurons fait cent tours à la fontaine  
Sans qu'la fatigue sur nous s'fasse sentir;  
Mais à quinze ans peut-on craindre la peine  
Qui doit donner un moment de plaisir.

SUZETTE.

A la bonne heure, nous voilà toutes ici. Il faut instruire les nouvelles initiées, et leur lire nos réglemens. (*Elle ouvre et lit.*)

Au village de Verneuil, le 27 avril, 1786.

« Les jeunes filles du village de Verneuil, d'accord avec leurs parens, ont arrêté ce qui suit.

*Morceau d'ensemble, de M. Tourterelle.*

SUZETTE.

Ecoutez bien les réglemens.

TOUS.

Ecoutons bien les réglemens.

SUZETTE.

Article premier : Au printems  
Les jeunes filles du village,

( 6 )

Qui compteront leurs quatorze ans,  
Viendront se mettre sur les rangs,  
Pour nous aider à soigner ce bocuage.

B A B E T.

Approuvez-vous c't'article-là ?

T O U T E S.

Nous approuvons c't'article-là.

S U Z E T T E.

Article deux : Ce sera  
Toujours la plus sage  
Que l'on chargera  
De cet ouvrage.

B A B E T.

Approuvez-vous, etc.

T O U T E S.

Nous approuvons, etc.

S U Z E T T E.

Article trois : On inscrira,  
Sur un registre à cet usage,  
Tout le bien que dans ce village  
Une jeune fille fera.

T O U T E S.

C'est ça, c'est ça.

S U Z E T T E.

Jusqu'à l'époque d'son mariage  
Fille observera  
Cette règle-là.

T O U T E S.

Nous jurons d'observer cela.

S U Z E T T E.

Signez ces réglemens.

T O U T E S.

Signons ces réglemens.

## SCÈNE III.

Les Précédens, MATHURINE.

L I S E.

Allons, voilà qui est fini.

MATHURINE.

Air : *Vaud. des Amours d'été.*

Eh bien, dites-nous, mes enfans,  
C't'assemblée est-elle finie,  
Avez-vous sans différens,  
Entre vous fixé les rangs ?  
Quelle est cell' qu'en ce moment  
Votre sagesse a choisie,  
Que j'puissions sincèrement  
L'y faire notre compliment ?

SUZETTE.

J'étions en train  
Quand vous avez pris ce ch'min ;  
Mais diés qu'vous v'là,  
Vous allez décider ça.

MATHURINE.

J'acceptons de bon cœur,  
Sans faire d'çarémonie,  
Car cet emploi flatteur  
Ne peut qu'me faire honneur.  
Allons, allons, m's enfans,  
Dépechons-nous, j'vous en prie,  
Et qu'ici, sans différens,  
J'fixions de suite les rangs.

SUZETTE.

En place.

TOUTES.

Nous y sommes.

SUZETTE.

Tenez, mère Mathurine, v'là le registre où sont inscrites  
les bonnes actions des jeunes villageoises d'Verneuil : c'est là  
c'qui nous guide dans notre choix.

( *Elle se prépare à lire.* )

## SCENE IV.

Les mêmes, VILLAGEOIS.

CHOEUR.

Gai, gai, sachons courir,  
Le labourag' nous appelle ;  
Gai, gai, sachons courir  
Au travail comme au plaisir.

HUBERT.

Amis, j'allons dans les champs  
Couper la moisson nouvelle,  
Dont les épis bienfaisans  
Doivent nourrir nos enfans.

CHOEUR.

Gai, gai, ect.

SIMON.

Il faut travailler grand train,  
On dit qu'la récolte est belle;  
Quand on aura serré l'grain  
On s'occup'ra du raisin.

CHOEUR.

Gai, gai, etc.

HUBERT.

Hé ben! quoique vous faites donc là, vous autres, pour-  
quoi n'êtes-vous donc pas aux champs?

SUZETTE.

Parlez plus bas, on pourrait vous entendre du château.

HUBERT

Hé ben! quand on nous entendrait, est-ce que je disons  
du mal.

SUZETTE.

N'est-ce pas aujourd'hui que j'choisissons celle de nous qui  
arrosera cette semaine les roses de not' bon seigneur...

HUBERT.

Ah! pardon, j'n' disons plus rien, ce maît'-là mérite ben  
qu'on parde une journée pour lui, qui nous consacre toutes  
les siennes.

MATHURINE.

Oh! oui, on peut dire ça à sa gloire, le brave homme.

Air : *J'espère que c'est bien.*

Quand faut aider l'malheur  
Jamais on n'accus' de lenteur  
Son cœur.

Du pauvre il est l'appui,

Aussi,

Nous vivons tons ici par lui,  
Y r'çoit les paysans  
Avec autant d'ménagemens  
Qu'les grands.

J'espère que c'est bien,  
Hein ?  
L' modèle des gens de bien.

Pour qui n'aurait pas tort ,  
On l' verrait braver sans effort  
La mort.  
Et puis en pareil cas ,  
C'est qu' l' intérêt ne conduit pas  
Ses pas ,  
Y défend l'indigent ,  
Comme devant gagner son pesant  
D'argent ,  
J'espère que c'est bien  
Hein ?  
L' modèle des gens de bien.

HUBERT.

Aussi j' dormons sur les deux oreilles , et j' sommes tous  
aussi tranquilles que si j' avions chacun 50 écus de rente.

MATHURINE.

Dam' c'est qu' il pourvoie à tous nos besoins , ni plus ni  
moins que si j' étions ses enfans.

Air : *Quoi qu' ça m' fait à moi.*

Ici bas j' suivons la foule  
D' ceux qui s' moquent du lendemain ,  
Sans soucis ni sans chagrin  
J' voyons le tems qui s'écoule ,  
Et queuq' ça m' fait à moi ,  
Que l' bled manque , ou qu' la vigne coule ,  
Et queuq' ça m' fait à moi ,  
Not' père loge sous ce toit.

HUBERT.

J' ons, grace à not ménagère,  
Un troupeau de p' tits enfans,  
Frais, dispos et bien portans,  
Et qui n' craignent pas la misère,  
Et queuq' ça m' fait à moi  
Qu' tous les ans j' devenions père ,  
Et queuq' ça m' fait à moi ,  
Leu père loge sous ce toit.

SUZETTE.

Ah! ça, mais si vous parlez toujours, j' naurons pas le  
tems de choisir avant que monseigneur n' soit éveillé; vous  
savez que tous les matins ce bosquet a sa première visite.

*La Rosière.*

HUBERT.

Est-ce que j'sommes d'trop.

MATHURINE.

Non. Mais il n'faut pas parler.

HUBERT.

J'faisons silence.

MATHURINE, *lisant.*

Babet Martin, de son travail nourrit son vieux père.

BABET.

Il n'y a pas de mérite, je ly rends ce que j'en ai reçu.

MATHURINE.

Suzette Jaulin. . . . elle a refusé d'épouser le fils d'un riche fermier, pour ne pas abandonner sa famille.

SUZETTE.

Eh pourtant je l'aimais bien.

MATHURINE.

Lise Bertrand.

LISE.

Moi, j'y suis aussi.

SUZETTE.

Écoute.

MATHURINE.

Orpheline dès son bas âge, adoptée par la mère Mathurine, qui a perdu toute sa fortune, elle n'a cessé de lui prodiguer les plus tendres soins, elle passe une partie des nuits en cachette à travailler pour améliorer le sort de sa bonne marraine.

MATHURINE.

Chère enfant! . . . se pourrait-il? comment tu passes les nuits! . . . viens, que je t'embrasse.

TOUTES.

Lise, Lise, que Lise commence.

TOUT LE MONDE.

Lise, Lise.

SUZETTE.

Allons, allons, laissons Lise.

MATHURINE.

Air : *De Gille en deuil.*

Que chacun aille à son ouvrage,  
C' n'est plus l'cas de babiller,  
Si l' plaisir donne du courage  
Ah ! comme j'allons travailler.

LES HOMMES.

Allons aux champs.

LES FEMMES.

Nous à la plaine.

LES HOMMES.

Nous à la grange. .

LES FEMMES.

Nous au lavoir.

LISE.

Moi je m'en vais à la fontaine.

SIMON.

Quand donc ira-t-on au pressoir?

CHŒUR.

Que chacun aille, etc.

( *Ils sortent ; Lise reste seule.* )

## SCÈNE V.

LISE, *seule.*

Ah ! que j'suis heureuse, et que Justin sera content ; quelle surprise pour lui quand il va savoir que le sort m'a favorisée. Ah ! je suis sûre que ça doublera sa tendresse pour moi !

Air : *Ma sœur te souvient-il.* ( *Romance de M. Darondeau.* )

Unis dès la plus tendre enfance  
Par le désir et l'espérance,  
Justin me jure tous les jours  
Constance,  
Serai-je ses seules amours.

( *Justin répond dans le lointain.* )

Ah ! toujours.

## SCÈNE VI.

LISE, JUSTIN.

JUSTIN.

Ma bonne petite Lise.

LISE.

Mon cher Justin, comment tu as reconnu ma voix ?

JUSTIN.

Air : *L'Amour ainsi q' l'a nature.*

J'étais au bout de la plaine,  
Et tu ne chantais qu'à peine ,  
Mais d' ta voix l' son enchanteur  
Arrivait jusqu'à mon cœur.

LISE.

D' si loin pouvais-je m'attendre  
Qu' tu me r' connaîtrais comme ça.

JUSTIN.

Deux cœurs qui savent s'entendre  
N' connaissent pas ces distanc's-la.

LISE.

Hé bien, mon cher Justin, t'es le second bonheur qui  
m'arrive aujourd'hui.

JUSTIN.

Comment?

LISE.

Tu sais que j'ons quinze ans.

JUSTIN.

En te regardant bien, je m'en sommes déjà aperçu.

LISE.

Mais c'que tu n'sais pas, c'est que j'ons été choisie aujour-  
d'hui pour arroser toute c'te semaine les roses de not' bon  
seigneur.

JUSTIN.

J'm'en étions douté.

Air : *Trouver le bonheur en famille.*

Et qui pouvait-on mieux choisir  
Pour remplir c' te tâche nouvelle ,  
C' t' honneur devait appartenir  
A la plus sage, à la plus belle :  
Dans le village d'on dira ,  
Te voyant si fraich' , si gentille ,  
En cultivant ces roses-là  
Elle prend soin de sa famille.

LISE.

Si tu savais avec quelle impatience j'attendais ce jour-là.

JUSTIN.

Il est si doux de pouvoir faire quelque chose qui soit agréa-  
ble à un si bon seigneur.

LISE.

C'est lui qui a rebâti not' métairie.

JUSTIN.

C'est lui qui m'a fait apprendre à lire et à écrire, qui soutient la famille de mon père.

LISE.

Il croit que ces roses-là viennent toutes seules.

JUSTIN.

Ah! s'il savait avec quel soin, quel zèle on les cultive, personne au monde ne s'aviserait d'y toucher.

LISE.

Oh! ça, c'est ben vrai.

DUO.

Air : *L'Homme est honnête.*

Tout l'village l'aimé  
Il sait gagner tons les cœurs,  
Et comm' lui-même  
Nous respectons ses fleurs.

La plus belle fille demanderait  
Une rose de ce bosquet,  
Elle ne pourrait,  
Elle ne saurait  
Nous faire changer de système.

ENSEMBLE.

Tout l'village, etc.

LISE.

Trois jours de suite on danserait  
Aux alentours de ce bosquet,  
Qu'on respect'rait  
Chaque bouquet  
Qu'il a daigné planté lui-même.

ENSEMBLE.

Tout l'village, etc.

JUSTIN.

J'espère, mademoiselle Lise, que vous me ferez l'honneur de danser ce soir avec moi.

LISE.

En ce cas, monsieur, vous pouvez me retenir pour toutes les contredanses.

JUSTIN.

Tu ne danseras qu'avec moi.

LISE.

Qu'avec toi, puisque ça te rend si content.

JUSTIN.

C'est charmant, le matin causer en cachette, le soir danser ensemble : mon dieu, mon dieu, la jolie journée.

LISE.

Tu oublies c'qu'elle a de plus beau, et mes roses!... allons, monsieur, ne parlons plus de notre amour, si cela est possible, et venez m'aider à puiser de l'eau.

## SCENE VII.

Les mêmes, ANTOINE.

ANTOINE.

Hé bien! où courez-vous donc comme ça, vous autres?

JUSTIN.

Bonjour, M. Antoine.

LISE.

Nous allons à la fontaine.

ANTOINE.

Avec Justin, si la mère Mathurine voyait ça.

JUSTIN.

La mère Mathurine? ah! il y a long-tems qu'elle sait qu'en voulons à sa filleule.

LISE.

*Air : Vaud. de Fanchon.*

J'avons la preuv' certaine  
Que déjà ma marraine  
S'occup' de mon trousseau.

JUSTIN.

En attendant que vienne  
Pour nous un instant aussi beau,  
J'allons à la fontaine  
Et j'laissons couler l'eau.

ENSEMBLE.

J'allons à la fontaine, etc.

## SCENE VIII.

ANTOINE, seul.

Qu'ils sont gentils; les voilà qui courent les champs : qu;

croirait que mon maître fait la même chose. Je m'étais levé de grand matin, croyant le trouver encore au château ; ah ! bien oui, il y avait long-tems qu'il était parti ; à son âge, ne pas prendre plus de repos ; passer les nuits à écrire, les jours à herboriser, à visiter tous les pauvres de ce village. ( *On entend appeler dans la coulisse* ) Antoine, Antoine.

ANTOINE.

Le voici !

## SCENE IX.

DEVERNEUIL, ANTOINE.

DEVERNEUIL.

Ah ! te voilà, je te cherchais !

ANTOINE.

Moi, monseigneur.

DEVERNEUIL.

Sans doute, tu as oublié de me laisser de l'argent.

ANTOINE.

Je vous demande bien pardon, monseigneur, je vous ai donné avant-hier cent écus, et il doit vous rester encore...

DEVERNEUIL.

Rien, mon cher Antoine... absolument rien.

ANTOINE.

Comment monseigneur, vous avez déjà...

DEVERNEUIL.

Placé mon argent, oui mon ami.

ANTOINE.

En vérité, monseigneur, cela n'est pas raisonnable.

DEVERNEUIL.

Tu te fâches ?

ANTOINE.

Et j'ai tort, n'est-ce pas... cent écus en deux jours, vous serez toujours le même.

DEVERNEUIL.

Allons, allons, songes que je ne suis plus de la première jeunesse, et qu'à mon âge on ne se corrige guère.

ANTOINE.

Il y paraît.

DEVERNEUIL.

D'ailleurs, mon cher Antoine, quel meilleur usage puis-je faire de ma fortune.

ANTOINE.

Il faut de l'économie en tout, monseigneur.

DEVERNEUIL.

Jamais quand on oblige.

ANTOINE.

Vous répandez des bienfaits sur tous les habitans du village.

DEVERNEUIL.

Ne suis-je pas leur seigneur.

ANTOINE.

Et souvent vous allez au-devant de leurs besoins.

DEVERNEUIL.

Et mon ami, n'est-ce donc rien que d'épargner à l'infortuné la peine de demander ?

*Air : L'un est le fils du sentiment.*

Mon ami, si par fois chez eux.  
En cacheite on m'a vu me rendre,  
Songe, Antoine, qu'un malheureux  
N'a jamais eu le tems d'attendre;  
Je ne saurais mettre assez tôt  
Un terme à sa longue souffrance,  
Ma fortune n'est qu'un dépôt  
Dont je dois compte à l'indigence.

ANTOINE.

Et dieu merci, vous lui en tenez un bon compte. Tenez, monsieur, je ne saurais vous le dissimuler plus long-tems, vous vous ruinerez en bonnes actions, au lieu qu'à la ville...

DEVERNEUIL.

Je me serais ruiné en mauvaises.

ANTOINE.

Je ne dis pas cela, mais enfin, vous auriez dépensé votre argent plus gaîment.

DEVERNEUIL.

Et plus utilement, sans doute.

ANTOINE.

Je ne dis pas cela ; mais enfin vous étiez un homme important.

DEVERNEUIL.

Je le sais.

ANTOINE.

Estimé, chéri, loué.

DEVERNEUIL.

Tout haut et déchiré tout bas. Esclave de mon devoir,  
j'avais cent maîtres, tandis qu'ici...

*Air : Hair est une folie.*

Ici je vis à ma guise,  
Loin des sots et des méchants,  
Je me livre à mes penchans,  
Dès le matin dans les champs  
Je vais courir, j'herborise,  
Puis je viens sous ce berceau  
Lire Montaigne et Rousseau,  
Après de ces fleurs écloses,  
Souvent je passe le jour,  
Et le parfum de mes roses  
Vaut bien l'encens de la cour.

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un peu d'ambition ne nuit jamais.

DEVERNEUIL.

La mienne se borne à être aimé de ceux qui m'entourent,  
et je crois qu'elle est satisfaite; et pour t'en donner une  
preuve, tiens, tiens, regarde; tous les soirs la jeunesse des  
environs vient danser ici. Eh bien, mon cher Antoine, au  
milieu d'une réunion aussi nombreuse que folâtre, dans une  
danse champêtre, où la joie bannit ordinairement toute ré-  
serve, mes roses ont été respectées; qu'il est doux, le bonheur  
d'être aimé à ce point, je ne troquerais pas ce bosquet pour  
tous les palais du monde.

ANTOINE.

Ainsi vous voilà encore toute la journée dans ce bosquet.

DEVERNEUIL.

Non, j'ai une affaire importante.

ANTOINE.

C'est bien heureux.

DEVERNEUIL.

J'ai promis au vieux Gervais d'envoyer chez son procu-  
reur.

ANTOINE.

Et vous m'y faites aller.

DEVERNEUIL.

La crainte de me désobliger suffira pour le faire consen-  
tir à un arrangement, et avec quelques louis que tu lui re-  
mettras...

ANTOINE.

Mais, monsieur...

DEVERNEUIL.

J'aurai terminé un procès fâcheux pour Gervais, et qui n'aurait pas rapporté au procureur autant d'argent...

ANTOINE.

Que vous lui en donniez...

DEVERNEUIL.

Il faut bien que tout le monde vive...

DEVERNEUIL.

Pendant ce temps-là, j'irai chez le Bailli lui annoncer que j'ai écrit au ministre, et que j'en ai obtenu le congé de son neveu.

ANTOINE.

Que vous avez payé, j'en suis sûr.

DEVERNEUIL.

Une bagatelle... Tu passeras chez mon chirurgien, la mère Michot est malade.

ANTOINE.

Malade... elle ne fait que cela, c'est bien la femme la plus obstinée, elle ne veut jamais faire ce qu'on lui dit.

DEVERNEUIL.

Allons, allons, dépêche-toi, je t'attends ici.

ANTOINE, à part.

Je ne voudrais pas que cet homme-là fût mon intendant pour tout au monde. (*il sort.*)

## SCÈNE X.

DEVERNEUIL, seul.

Le brave homme, il se fâche toujours; à l'en croire, je compromets ma fortune, comme si ce n'était pas en la partageant qu'on mérite ses faveurs... Attendons-le sous ce feuillage... Comme ces roses sont belles, comme ces rosiers sont fleuris; depuis quatre ans que je les cultive, je n'en ai pas perdu une seule; jamais jardinier, quelque habile qu'il fut, n'eut la main plus heureuse que moi, aussi comme je me plais là.

Air : *Boccage ( de Plantade. )*

Boccage que l'aurore  
Eclaire en se levant,  
Chez toi le soir encore  
Me retrouve souvent,  
Ta solitude invite  
A l'oubli des regrets.  
Sous ton feuillage habite  
L'innocence et la paix.

## SCENE XI.

Les Précédens, L I S E.

L I S E.

Il n'y a personne.

D E V E R N E U I L.

Reprenons mon auteur favori, ô Montaigne, quel bonheur  
j'éprouve en le lisant.

L I S E, *un arrosoir à la main.*

Air : *Vous qui d'amoureuse aventure.*

Jolis bouquets qu'ma main arrose,  
Et qu'not bon seigneur a plantés,  
Grâce aux soins que je me propose,  
Charmez ses regards enchantés,

Poussez,  
Croissez,  
Croissez,  
Embellissez,  
C' feuillage;  
Charmez,  
Embeaumez,  
Ramenez,  
Soutenez,  
Sa gaité,

Et qu'il trouve sous votre ombrage,  
Un repos qu'il a ben mérité.

D E V E R N E U I L, *se levant.*

Mais il me semble... Que vois-je!

L I S E.

Ah! mon dieu!

D E V E R N E U I L.

Vous tremblez; est-ce que je vous fais peur.

L I S E, *en tremblant.*

Au contraire, monseigneur.

D E V E R N E U I L.

Parlez avec confiance ; que faisiez-vous là ?

L I S E.

Pardon, Monseigneur, je vous avoue que je n'avons que de bonnes intentions, je n'sommes pas la seule d'ce canton, et c'est aujourd'hui mon tour.

D E V E R N E U I L.

Votre tour !

L I S E.

Oui, monseigneur, c'était la semaine passée à Claire, et c'est la semaine qui vient à Perrette.

D E V E R N E U I L.

Comment, à Perrette ?

L I S E.

Puisque vous m'avez prise sur le fait, j'e n'pouvons plus vous en faire un mystère, aussi ben je n'voyons pas qu'ça puisse vous fâcher... vous saurez donc, monseigneur, que vous ayant vu de nos champs planter vous-même, et soigner ces beaux rosiers, j'nous sommés dit, faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi nous, qu'il n'a pas affaire à des ingrats, et puisqu'il se plaît tant à cultiver ces fleurs, faut l'aider sans qu'il s'en doute; pour cà, toute jeune fille agée de quinze ans sera tenue chacune à son tour en retenant de porter son lait, de puiser de l'eau à la fontaine qu'est ici près, et d'arroser tous les matins les rosiers de not' bon ami, de not' bon père à tous; depuis quatre ans, monseigneur, j'n'avons pas manqué à ce devoir, et j'vous dirai même que c'est à qui d'nos jeunes filles atteindra sa quinzième année pour avoir l'honneur d'arroser les roses de not' bon seigneur.

D E V E R N E U I L.

Je ne m'étonne plus si mes rosiers sont si beaux et chargés de tant de fleurs. Ah! puisque les habitans de Verneuil me donnent une preuve si touchante de leur amitié, je leur promets en revanche de ne pas laisser passer un seul jour sans visiter ma solitude, qui me devient plus chère que jamais.

L I S E.

Tant mieux, monseigneur, cà fait que j'conduirons nos troupeaux de c'côté pour avoir l'bonheur d'vous contempler tout à not' aise, d'vous faire entendre nos chansonnettes, et d'jaser queuqu'petites fois avec vous, si monseigneur daigne le permettre.

D E V E R N E U I L.

Oui, mes enfans, venez, ah! venez près de moi; s'il vous

arrive quelques malheurs, je les adoucirai; s'il s'élève parmi vous quelques différens, je les applanirai peut-être, et si quelques mariages assortis par le cœur ne pouvaient se faire par disproportion de fortune, eh bien, je saurai tout concilier.

Air : *Quand on ne dort pas.*

Dans ma terre point de procès,  
Point de perfide bavardage,  
Je veux, en dépit des caquets,  
Chaque jour maintenir la paix,  
Dans le sein de chaque ménage,  
Enfin je veux que dans ces lieux  
Chaque beauté que l'on renomme,  
Soit unie à son amoureux.

LISE.

Monseigneur (*bis.*) qu'vous êtes un brave homme.

DEVERNEUIL.

Aimable enfant... comment vous nomme-t-on?

LISE.

Lise Bertrand, pour vous servir.

DEVERNEUIL.

Eh bien! Lise Bertrand, offrez à vos compagnes ce que je vais vous donner pour elles.

LISE.

Ah! monseigneur, je n'voulons rien pour ça; tout vot' or ne saurait valoir le plaisir que j'y prenons.

DEVERNEUIL.

Vous avez raison; non, tout ce que je possède ne pourrait valoir ce que vous me donnez en ce moment: en attendant que je puisse moi-même remercier vos jeunes amies, rendez-leur ce baiser que je vous donne pour chacune d'elles, dites-leur bien qu'elles embellissent la fin de ma carrière, et que jamais ce qu'elles ont fait ne sortira de ma mémoire.

*DUO, de M. Tourterelle.*

DEVERNEUIL.

Prenez ce baiser.

LISE.

Un baisers.

DEVERNEUIL.

Quoi vous voulez me refuser.

LISE.

Qui, moi, vous refuser.

DEVERNEUIL.

Permettez-moi de déposer

Sur le front de l'innocence !  
Le doux baiser  
De la reconnaissance.

L I S E.

Quel honneur j' rec'vons là.

D E V E R N E U I L.

Combien cette candeur m'est chère.

( Il l'embrasse. )

L I S E.

Au plaisir que j'ai senti là,  
J'ai cru que j'embrassais mon père.

D E V E R N E U I L.

Qu'elle a de candeur et d'attraits,  
Mon enfant je vous le promets  
Je vous servirai de père.

L I S E.

O quel bonheur désormais,  
Il me servira de père.

( Il sort. )

## SCENE XII.

L I S E, seule.

Si j'avions osé, oh! comme j'l'y aurions parlé de Justin ;  
puisqu'il a tant d'envie d'marier les jeunes filles, j'lui aurions  
fourni l'occasion d'en marier une tout d'suite.

Air : *Qu'il vienne dans ce bosquet.*

La premier' fois qu'on voit les gens,  
On est bien timide à mon âge ;  
Ça passe, dit-on, avec l'tems,  
Et p' tit à p' tit on s'encourage.

Aussi

Qu'il vienne ( *bis.* ) encor dans le bosquet,  
Je ne garde plus mon secret.

---

Il prétend que son seul plaisir,  
Est dans l' bonheur de nos familles,  
Et qu'il veut, pour y parvenir,  
Marier toutes les jeunes filles ;  
Qu'il vienne ( *bis.* ) encor dans le bosquet,  
Je ne garde plus mon secret.

Oh! comme Justin serait content si je lui disais, tiens, tiens,  
v'la ma main, c'est not' bon seigneur qui te la donne, et ma  
marraine qui te permet d'y prétendre ; cette bonne marraine,  
c'est pourtant aujourd'hui sa fête, et je n'ai pas de bouquets.

RONDEAU, de M. Tourterelle.

D'une simple fleur,  
 Je voudrais lui faire hommage,  
 Mais où trouver, dans le village,  
 Une fleur,  
 Qui de mon cœur,  
 Peigne l'ardeur,  
 Et la douceur.

C'est pourtant sa fête,  
 Et mon cœur s'apprête  
 A la lui souhaiter,  
 Que lui présenter.  
 Ah ! que ces fleurs  
 Sont charmantes !  
 Quell's couleurs  
 Vives et brillantes !  
 Mais, mais  
 Je n'oserai jamais...  
 Cependant comme elles  
 Sont belles !  
 Ah ! parmi ces fleurs nouvelles,  
 D'une simple fleur, etc.

Ce n'est peut-être pas bien,  
 Cependant une simple rose  
 C'est si peu de chose !...  
 Et personne n'en saura rien.  
 Un peu de courage  
 Adroitement avançons  
 Ma main dans le feuillage.  
 Crac, je tiens la rose et les bontons,  
 D'une simple fleur, etc.

Allons vite la porter... ah ! mon dieu, y'a tout l'village  
 qui r'vient ; où fuir ? où me cacher ?... dans l'bosquet...

(Elle y entre.)

### SCÈNE XIII.

La même, HUBERT, Villageois ; SIMON, SUZETTE,  
 BABET.

Air : Des trois Cousines.

Mes amis, délaissions la plaine,  
 Et faisons trêve à nos travaux,  
 Après quelques heures de peine  
 Il faut un moment de repos.

HUBERT.

Qu'ici la musette sauvage  
 Fass' danser les filles en rond,  
 Et que l' petit vin du village  
 Mette les chèvres à l'unisson.

SIMON.

C'est çà, d'la gaité après l'travail, y n'y a q'ça pour vivre.

HUBERT.

Et sans doute, mes enfans.

Air: *Du flon flon flon.*

Qui désarme une fille,  
A l'aspect d'un luron,  
Qui rend dans la famille  
La paix à la maison,  
Un flon, flon;

SIMON.

Quand votre ménagère  
Veut faire carillon,  
A sa triste colère  
Opposez sans façon,  
Un flon, flon,

HUBERT.

Mais, d'humeur exigeante,  
Nos femmes, cher Simon,  
Ne veulent pas qu'on chante  
Ailleurs qu'à la maison,  
Un flon, flon.

SUZETTE.

V'là nos bleds coupés.

BABET.

V'là nos foins serrés.

SIMON.

Je n'mourrons pas d'faim cette année.

HUBERT.

Puisque la besogne est terminée, jouons à quelques jeux.

BABET.

Jouons à 'la main-chaude.

SIMON.

Non mamzelle, vous tapez trop fort.

SUZETTE.

Au colin-maillard.

SIMON.

Je n'veux pas, vous n'criez jamais casse-cou, et j'me casse toujours l'nez.

SUZETTE.

Ah!... à cache-cache.

SIMON.

Laissez donc; on ne peut jamais vous trouver.

HUBERT.

C'est égal, à cache-cache.

TOUS.

Oui, oui, à cache-cache.

HUBERT.

Voyons, qu'est-ce qui se cachera le premier.

SUZETTE.

Le plus vilain.

HUBERT.

Oui, c'est juste; il faut que l'plus vilain se cache.

TOUS.

C'est juste, c'est juste.

BABET.

Qu'est-ce qu'est l'plus vilain.

TOUTES montrant un garçon.

C'est lui.

HUBERT.

Il m'paraît qu'il y a ben des plus vilains.

SIMON.

Savez-vous que c'n'est pas beau, ce que vous dites-là, mesdemoiselles. Je sais que je suis joli garçon; mais je vais me cacher; tournez vous, vous autres: (*ils se retournent.*) y êtes-vous?

TOUS.

Oui, nous y sommes. (*il va pour entrer dans le bosquet.*) Ah! mon dieu!

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

SIMON.

Ah! mamzelle Lise, qu'est bête d'faire des peurs comm'ça.

HUBERT.

Comment Lise?

SIMON.

La v'là avec une rose à sa main.

LISE.

J'suis perdue.

SIMON.

All' a cueilli une rose.

TOUS s'éloignant.

All' a cueilli une rose.

JUSTIN.

Ah! Lise, Lise! c'est bien mal.

LISE.

Ah! mon dieu, mon dieu, que j'suis malheureuse.

CHŒUR, *de M. Tourterelle.*

D'une pareille imprudence  
Vous vous repentirez toujours.

LISE.

Justin, venez à mon secours.  
Et prenez du moins ma défense.

CHŒUR.

Non, non, point d'indulgence.

JUSTIN.

A moi cessez d'avoir recours,  
Ah ! Lise une telle imprudence  
Fera le tourment de mes jours.

LES HOMMES.

Plus de jeux.

LES FEMMES.

Plus de danse.

LISE.

Ecoutez-moi.

TOUS.

Non, non,

Point de pardon,  
Vous pleurez dans le silence  
Votre imprudence d'aujourd'hui.

LISE.

Eh ! quoi Justin me fuit aussi.

JUSTIN.

A regret je vous abandonne.

LISE.

Je n'intéresse plus personne.

CHŒUR.

Non, non,  
L'honneur nous l'ordonne,  
Point de pardon,  
Adieu, point de pardon.  
Adieu, adieu, non, non,  
Point de pardon.

## SCENE XIV.

LISE, *seule.*

Air : *Demandez-moi pourquoi.*

Pourquoi tout ce tapage,  
Demandez-moi pourquoi,  
Pour un pauvre petit bouquet,  
Quel outrage  
Ai-je donc fait.

SCENE XV.

DEVERNEUIL, LISE.

DEVERNEUIL.

Que vois-je ! ma petite jardinière en pleurs.

LISE.

Ah ! monseigneur, j'sommes perdue si vous n'avez pitié de moi.

DEVERNEUIL.

Que vous est-il donc arrivé ?

LISE.

Ah ! monseigneur, j'en mourrai.

DEVERNEUIL.

Parlez, et rassurez-vous.

LISE.

Vous savez, monseigneur, que tout à l'heure j'arrosais vot' bosquet.

DEVERNEUIL.

Oui, après.

LISE.

Ah ! monseigneur, vous ne m'aimerez plus.

Air : *J'avais une Maraine.*

C'est qu' j'ons une maraine,  
Que mon cœur (*bis*) a de peine,  
C'est qu' j'ons une maraine  
Que je voulions fêter.

DEVERNEUIL.

Ah ! sans vous tourmenter  
Il faut tout me conter ;  
Eh ! bien cette maraine ?

LISE.

Que mon cœur (*bis*) a de peine.

DEVERNEUIL.

Eh ! bien cette maraine  
Que vous a-t-elle fait ?

LISE.

J'accourions tout d'un trait  
Lui chercher un bouquet,  
V'là qu' mon amour m'entraîne,  
Que mon cœur (*bis*) a de peine,  
Et v' là q' pour ma maraine  
J' ceuille un' rose du bosquet.

DEVERNEUIL.

Comment, voilà la cause de votre grand chagrin, ce n'est pourtant pas un vol bien considérable.

LISE.

Tout l'village en est instruit, et comme tout l'monde d'Ve-menil a prêté le serment de n'jamais cueillir une seule rose, on a décidé que je n's'rais plus reçue à la danse, et que l'entrée de vot' bosquet me s'rait interdite; Justin lui-même, Justin, monseigneur, ne me regarde plus. Vous voyez que s'il faut que j'estions un an sans danser, j'sommes perdue de réputation.  
( Elle pleure. )

DEVERNEUIL.

La punition serait trop forte pour une faute aussi légère; rester fille pour une rose!

LISE.

Air : *Bouton de rose.*

Pour une rose,  
Hélas! vous voyez tous mes maux:  
A quel dangers elle m'expose!  
On peut donc perdre le repos  
Pour une rose.

DEVERNEUIL.

Pour une rose,  
Que de chagrins, ma chère enfant!  
Malgré celui qu'elle vous cause,  
Heureux l'âge où l'on pleure autant  
Pour une rose?

LISE.

Mon dieu, mon dieu, qu'est-ce que j'allons donc devenir.  
( Elle pleure. )

DEVERNEUIL.

Nous arrangerons tout cela. ( à part. ) Sa candeur m'en-chante.

Air : *de Lantara.*

LISE.

Le motif sera mon excuse,  
Je n'ai consulté que mon cœur,  
Ah! quand tout l'village m'accuse,  
Daignez être mon défenseur.

DEVERNEUIL.

En ce moment vous n'avez pas pu croire  
Que vos vœux seraient refusés,  
Ma chère enfant, j'ai toujours mis ma gloire  
A défendre les accusés,

LISE.

Ah! monseigneur, si vous vous chargiez de ma cause, je serais trop heureuse.

DEVERNEUIL.

Je m'en charge, ainsi rassurez-vous.

La voilà, cette rose.

DEVERNEUIL.

Gardez-la; c'est moi qui vous l'offre; elle fut pour vous un signe de réprobation; elle sera peut-être une marque de gloire. Dites-moi un peu, quel est ce Justin dont l'opinion vous importe tant.

LISE.

C'est l'plus joli garçon du village.

DEVERNEUIL.

Ah!

LISE.

C'est-à-dire celui qui m'aime.

Air : *N'y a que Paris.*

Il n'a pas encor' dix huit ans,  
Sa figure est douce et gentille,  
Il adore tous ses parens,  
Et j' suis un peu de sa famille,  
Aussi pour calmer mon chagrin,  
N'y a que Justin.

Justin n'est buveur ni coquet,  
Justin est d'une humeur bien franche,  
C'est Justin dont le flageolet  
Nous fait danser chaque dimanche,  
Et pour mett' toutes les fill's en train,  
N'y a que Justin.

DEVERNEUIL.

Monsieur Justin me paraît avoir beaucoup de talens.

LISE.

Ah! monseigneur, si vous saviez comme il m'aimait avant cette maudite rose.

DEVERNEUIL.

Est-il riche?

LISE.

Riche? monseigneur, il y a bien long-tems que je le connais, mais je ne le lui ai jamais demandé.

DEVERNEUIL.

Aimable enfant...

SCENE XVI.

Les mêmes, ANTOINE.

ANTOINE.

Que de courses ! monseigneur, voilà votre procès ou celui de Gervais ; c'est tout comme ; le procureur n'a rien voulu accepter.

DEVERNEUIL.

Rien, tu m'étonnes.

ANTOINE.

Ça m'étonne bien autant que vous, mais il dit que c'est la première fois.

DEVERNEUIL.

Ecoute : conduis cette jeune personne auprès de ta femme, et dis-lui... (*il lui parle bas.*)

ANTOINE.

Encore... cela ne finira donc jamais.

DEVERNEUIL.

Le plus tard que je pourrai. Ensuite, tu avertiras tout le village, de se rendre ici.

ANTOINE.

Dès que je leur aurai parlé de vous, ils y voleront.

DEVERNEUIL.

C'est qu'on sert facilement les gens qu'on aime. Ma chère enfant, suivez mon intendant, et soyez tranquille, je vous prends sous ma protection. (*ils sortent.*)

SCENE XVII.

DEVERNEUIL, seul.

Oui, c'est là le seul moyen de reconnaître les soins de ces bonnes gens.

Air : *Au sein d'une fleur.*

Pour un peu d'or que je répands  
Dans cette retraite chérie,  
A toute heure ces braves gens  
Pour moi sacrifieraient leur vie,  
Et moi que le sort élève  
Dans la grandeur et l'opulence,  
Serai-je plus que ces gens-la,  
Dispensé de reconnaissance?

SCENE XVIII.

Le même, MATHURINE.

MATHURINE,

Air : *Ah ! Monseigneur.*

Ah ! Monseigneur ,  
Ah ! Monseigneur ,  
Prenez pitié de ma douleur ;  
En ce moment  
La pauvre enfant ,  
Doit s' tourmenter  
Doit s' lamenter ,  
Ah ! Monseigneur ,  
Point de rigueur ,  
J' vous répondons de son honneur .

DEVERNEUIL.

A qui en avez-vous, Mathurine ?

MATHURINE.

Je vous répondons d'elle, comme de moi.

DEVERNEUIL.

De qui ?

MATHURINE

Monseigneur, c'est une horreur, une infamie ; elle en est incapable.

DEVERNEUIL.

Mais, Mathurine...

MATHURINE.

C'est moi qui l'avons élevée, et sur l'article de la probité, de la décence... d'ailleurs, monseigneur, vous me connaissez, j'nai pas besoin de vous en dire davantage ; attaquer la réputation de c'te jeunesse qu'est l'innocence même...

Air : *De la bonne aventure.*

Se peut-il que des méchants  
De c'crime la soupçonnent ;  
Ma filleull' n'a que quinze ans,  
Elle est sage et bonne,  
Ea déplit d'tous les caquets ,  
Sur l'honneur j'en répondrais ,  
Monseigneur , ça n'a jamais  
Rien pris à personne.

DEVERNEUIL.

Mais enfin, de qui me parlez-vous ?

MATHURINE.

De Lise Bertrand, monseigneur, qu'est ma filleule et votre servante, qu'on accuse...

DEVERNEUIL.

Je sais tout.

## SCENE XIX.

Les mêmes, Villageois.

Air : *La loterie est la chance.*

CHOEUR.

On dit qu'not' seigneur nos d'mande,  
Et j'accourons tout d'un trait,  
Dam' lorsque le cœur commande,  
On fait bien vite l'trajet.

DEVERNEUIL.

Mes enfans, vos soins, votre attachement, m'ont déjà payé au centuple, du peu de bien que j'ai fait dans ce village.

MATHURINE.

Du peu de bien; monseigneur est modeste.

SIMON.

Quand ce n's'rait que c't'école où nos enfans apprennent à lire et écrire.

MATHURINE.

Et c'te manufacture où c'que vous faites travailler plus de cinquante ouvriers.

DEVERNEUIL.

Mes chers amis, à toutes ces institutions il en manque encore une.

MATHURINE.

Encore une ?

DEVERNEUIL.

Instruire les enfans, faire travailler l'âge mûr, consoler la vieillesse, c'est bien quelque chose, mais il me reste à exciter l'émulation de la jeunesse, à offrir aux jeunes filles la récompense de leur vertu, de leur sagesse, à créer enfin dans ce village une rosière.

TOUS.

Une rosière!

DEVERNEUIL.

Oui, mes amis ; à l'avenir je dote tous les ans la jeune fille la plus douce, la plus modeste, la plus sage de ce village, en l'unissant à celui qu'elle aime ; une rose cueillie dans mon bosquet sera la marque d'honneur qui lui sera décernée par les juges de sa conduite.

LES FILLES.

Une rose du bosquet de monseigneur.

DEVERNEUIL.

Cette année, j'ai pris sur moi-même de choisir, et j'ai pensé que vous ne me désapprouveriez pas.

TOUS.

Nous, monseigneur !

SIMON.

Nous approuvons d'avance tout ce que vous avez fait.

DEVERNEUIL.

J'ai même donné la rose.

JUSTIN, *à part.*

Ah ! si Lise n'avait pas commis son imprudence.

DEVERNEUIL.

Et vous l'allez voir paraître.

MATHURINE, *à part.*

Sans la calomnie, ma filleule aurait été rosière.

DEVERNEUIL.

La o ici.

*Air de M. Tourterelle.*

Avancez, charmante Rosière.

CHOEUR.

Montrez vos graces, vos attraits.

DEVERNEUIL.

Du village elle est la première,  
Que vont couronner mes bienfaits.  
Vous avez souscrit d'avance.

CHOEUR.

Nous avons souscrit d'avance.

DEVERNEUIL.

A ma justice, à mon choix.

CHOEUR.

A l'arrêt de votre choix.

DEVERNEUIL.

Et vous confirmez ses droits.

*La Rosière.*

5

CHOEUR.

Et nous confirmons ses droits.

DEVERNEUIL.

Au prix que doit obtenir l'innocence.

CHOEUR.

Au prix que doit obtenir l'innocence.

DEVERNEUIL, *découvrant Lise.*

Eh bien, confirmez mon arrêt.

CHOEUR.

O ciel! quelle surprise!

Quoi la Rosière est Lise.

DEVERNEUIL.

J'ai deviné vos souhaits,  
Voilà, voilà votre Rosière;  
Du village elle est la première  
Que vont couronner mes bienfaits.

CHOEUR.

Voilà, voilà, etc.

LISE.

Ah! monseigneur!

DEVERNEUIL.

Vous ai-je bien défendue, mon enfant.

MATHURINE.

Je n'en r'venons pas! Lise, rosière.

JUSTIN.

Lise... et moi qui t'accusais.

LISE.

Je n'men souviens pas, M. Justin.

DEVERNEUIL.

C'est là M. Justin.

JUSTIN.

Pour vous servir, monseigneur, si j'en étions capable.

DEVERNEUIL.

Oui, monsieur, vous me servirez à faire accepter à Lise  
une dot et un époux.

LISE.

Ah! monseigneur, c'était déjà bien assez de l'un... puis-je  
refuser les deux.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

*Air du Vaud. de Boileau à Auteuil.*

De c'bon seigneur chantons la gloire,  
Chantons les vertus, les bienfaits ;  
De nos cœurs et d' notre mémoire  
Son nom ne sortira jamais.

LISE, *au Public.*

*Air du vaud. du Tableau parlant.*

D'un homme vertueux,  
Nous vous offrons l'image ;  
Des pinceaux plus fameux  
Auraient fait mieux.  
Pourtant l'auteur présage  
Que dans son faible hommage  
Tout l' mond' reconnaîtra  
Ce portrait là.

---

De c'bon seigneur fêtez la gloire,  
Fêtez les vertus, les bienfaits ;  
En l' r'app'lant à votre mémoire,  
Nous d'vions espérer un succès.

FIN.